

## LA FRANCE, la musique et l'image

PAR BENOÎT DUTEURTRE

Pour fêter ses cent vingt ans, la Société des Amis du Louvre organise le 19 septembre, dans la cour Marly, un grand concert de musique française en partenariat avec la Fondation Singer-Polignac. Benoît Duteurtre, écrivain et critique musical, auteur de *Livre pour adultes* (Gallimard, 2016), présente ici amicalement et en avant-première le programme de cette soirée. Elle rendra hommage à la correspondance entre les arts qui triomphe sous la Troisième République.



**Claude Monet**  
(1840-1926)  
*La Rue Montorgueil à Paris. Fête du 30 juin 1878*  
1878, huile sur toile,  
81 x 50 cm.  
Coll. musée d'Orsay.

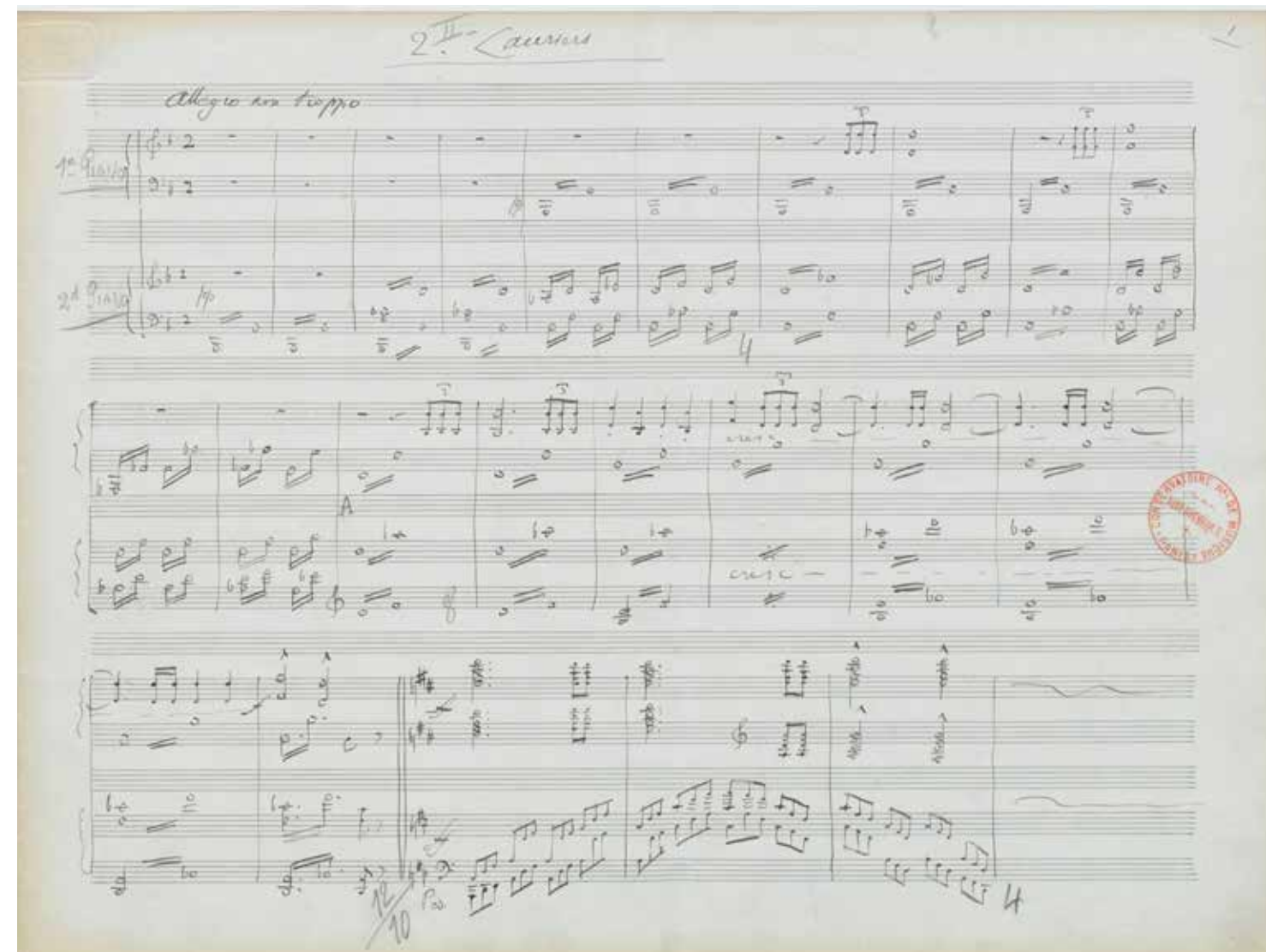
C'est dans un contexte artistique exceptionnel que naît la Société des Amis du Louvre, en 1897. La peinture ravivée par l'impressionnisme, le roman stimulé par le naturalisme, la poésie inspirée par le symbolisme offrent un éblouissant tableau parisien ; et la musique elle-même – art auquel les Français seraient étrangers, selon Jean-Jacques Rousseau – connaît une vitalité sans précédent. Nombre d'écrits de l'époque le soulignent sur un ton parfois cocardier, mais non sans justesse : l'école instrumentale et symphonique française a atteint en quelques décennies un niveau exceptionnel et les ultimes années du XIX<sup>e</sup> siècle constituent la clé de voûte de cette renaissance. Elles font suite à plusieurs décennies d'efforts pour développer une grande tradition musicale sous la houlette de Gounod, Lalo, Franck, Saint-Saëns, Bizet, Massenet, Chabrier, Fauré, etc., cependant qu'émergent les nouvelles générations qui porteront cette école à son apogée dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, avec Debussy, Ravel et leurs successeurs.

Je me rappelle une conversation avec le chef d'orchestre Manuel Rosenthal : pour caractériser cette école, il insistait notamment sur l'apport d'éléments littéraires ou picturaux dans l'inspiration des compositeurs. De fait, Hector Berlioz qui, dès les années 1830, préfigure le renouveau musical français, se montre écrivain et peintre autant

que musicien, lui dont la musique est nourrie par la lecture de Shakespeare ou de Byron et portée par d'innombrables visions comme celles de la romanesque *Symphonie fantastique* avec sa « Marche au supplice » ou son « Bal », un des premiers exemples de grande valse orchestrale.

Berlioz reste cependant une figure isolée et c'est plus tard, en 1871, dans un élan patriotique autant que musical, que la jeune génération va se rassembler autour d'un défi paradoxal : suivre l'exemple de Beethoven et de la haute école allemande et, en même temps, s'en distinguer pour trouver une voie spécifiquement française. Saint-Saëns, fondateur de la Société nationale de musique, incarnera plus que tout autre cette volonté : lui qui commence par adorer Wagner avant d'être le premier à se dégager de son influence, tout en renouant avec une certaine veine classique française faite de mesure, de concision, de distance. Ce goût « néoclassique » avant l'heure ainsi que ses prodigieux succès lui valent un statut quasi officiel sous la Troisième République ; et c'est en patriote qu'il dédie au président Raymond Poincaré ses *Cyprès et Lauriers*, un diptyque composé pour célébrer la victoire de 1918.

L'école française en plein renouveau se rattache également à des traditions plus anciennes : celles de l'opéra et de l'opéra-comique dont les canons furent fixés par Lully



et Rameau. Figure de proue de l'opéra français du XIX<sup>e</sup> siècle, Gounod connaît son plus grand succès avec *Faust*, mais il va également puiser dans le théâtre classique les sujets de son *Médecin malgré lui*, tandis que *Sapho* renoue avec le goût de l'antique dans le sillage des tragédies lyriques du Grand Siècle. Il découvre enfin la lumière méditerranéenne qui va colorer *Mireille*, avant que Bizet ne porte cette inspiration au sommet dans *Carmen* – où Nietzsche discernera le tournant d'une musique affranchie de la pesanteur romantique. Ainsi la France explore-t-elle une troisième voie, à mi-distance des modèles italien et allemand, des airs à couplets et du récitatif continu – ce que réussit merveilleusement Massenet, retournant lui-même au théâtre classique dans *Le Cid*.

L'aube du XX<sup>e</sup> siècle marquera l'affirmation de ce goût français, quoique César Franck et ses disciples épousent encore le lyrisme wagnérien, conjugué à la poésie de Baudelaire par Henri Duparc. Debussy, au contraire, désireux de rompre définitivement avec les inspirations d'outre-Rhin, transcende l'élan de ses prédécesseurs et ouvre une page nouvelle de l'histoire en cultivant plus que jamais l'amour de la couleur. Dans le sillage de Saint-Saëns – et bien qu'ils ne s'aient pas –, il multiplie les références classiques à Couperin, à Rameau, sans oublier Watteau et le Siècle des lumières dont il admire les chefs-d'œuvre au Louvre, évoqués dans plusieurs de ses compositions. De son côté, Maurice Ravel s'inspire des contes de Perrault pour renouer, dans *Ma mère l'Oye*, avec la fraîcheur d'un art musical poétique et imagé. ■

### À ÉCOUTER

**Grand concert de musique française**  
**le 19 septembre à 20 heures, cour Marly**  
avec Marion Lebègue et Secession Orchestra  
sous la direction de Clément Mao-Takacs.  
Programme du concert et réservation sur  
[www.amisdulouvre.fr/120ans](http://www.amisdulouvre.fr/120ans)

Ci-dessus  
**Camille Saint-Saëns** (1835-1921)  
*Cyprès et Lauriers*, arrangement pour deux pianos,  
opus 156  
1919, manuscrit autographe à l'encre.  
Coll. Bibliothèque nationale de France.